3

LES PHILOSOPHES,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS.

Représentée pour la première fois par les Comediens Français ordinaires du Roi, le 2 Mai 1760.

Par M. PALISSOT DE MONTENOY,
de plusieurs Academies.

Non nos, odium, regnique cupido,
Compulit ad bellum.
Ovid. Métamorphos. liv. v.

Bibl. Nazionale MAPOLI

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCCLX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

CYDALISE,	Mlle. Dumeſnil.
ROSALIE,	Mlle. Hus.
DAMIS,	M. de Bellecourt.
VALERE,	M. Grandval.
THEOPHRASTE,	M. Briſard.
DORTIDIUS,	M. Dubois.
MARTON,	Mlle. Dangeville.
CRISPIN,	M. Préville.
M. PROPICE, *Colporteur*,	M. Durancy.
M. CARONDAS,	M. Armand.

La Scene eſt à Paris.

65890

LES PHILOSOPHES,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

NON, je ne reviens pas d'un ſemblable vertige.
Rompre un hymen conclu !

MARTON.

Tout eſt changé, vous dis-je.

DAMIS.

Mais encor ?

MARTON.

Mais encor, vous êtes Officier ;
Notre projet n'eſt pas de nous méſallier.
Nous voulons un mari taillé d'une autre étoffe ;
En un mot, nous prenons un Mari Philoſophe.

DAMIS.

Que me dis-tu, Marton ?

MARTON.

Je vous étonne fort
Mais ne ſavez-vous pas que les abſens ont tort ?
Trois mois ont operé bien de Métamorphoſes :
Peut-être dans trois mois verrons-nous d'autres choſes.
Vous pourrez reparoitre alors avec ſuccès ;
Mais juſques-là, néant. En dépit du procès
Qui devoit ſe finir par votre Mariage,
Sans apel aujourd'hui la pomme eſt pour le ſage.

DAMIS.

Le moyen que l'on change ainſi dans un moment !

MARTON.

Toute Femme eſt, Monſieur, un Animal changeant.
On pourroit calculer les jours de Cydaliſe,
Par les différens goûts dont ſon ame eſt épriſe :
Quelquefois étourdie, enjouée à l'excès,
D'autres fois ſérieuſe, & boudant par accès ;
Coquette, s'il en fût, en ſauvant le ſcandale,
Prude à nous étourdir de ſon aigre morale ;
Courant le Bal la nuit, & le jour les Sermons ;
Tantôt les beaux Eſprits, & tantôt les Bouffons.
C'étoit-là le bon tems. Mais aujourd'hui que l'âge
Fait place à d'autres mœurs, & veut un ton plus ſage,
Madame a depuis peu réformé ſa maiſon.
Nous n'extravaguons plus qu'à force de raiſon.
D'abord on a banni cette gaité groſſière,
Délices des Traitans, aliment du Vulgaire ;
A vos ſoupés décens tout au plus on ſourit.
Si l'on s'ennuye, au moins c'eſt avec de l'Eſprit.
Quelquefois on admet, au lieu de Vaudevilles,
De ſavans Concertos, de grands airs difficiles ;
Car il faut bien encore un peu d'amuſement.
Mais notre fort, Monſieur, c'eſt le raiſonnement.
Quelque tems, dans le cercle, on parla Politique ;
Enfin tout diſparut ſous la Métaphyſique.

DAMIS.

Quelque chargé que ſoit ce bizarre tableau,
Je livre Cydaliſe aux traits de ton pinceau ;
Je m'en raporte à toi. Mais que fait Roſalie ?

MARTON.

Ce que nous faiſons tous, Monſieur, elle s'ennuye.

DAMIS.

Aux vœux de mon Rival ſon cœur s'eſt-il rendu ?

MARTON.

Non, ce cœur eſt à vous. L'Amour l'a défendu
Contre tous les projets d'un Rival téméraire ;
Mais votre ſort dépend de l'aveu d'une Mère.
Enſorcelée au point que je n'ai plus d'eſpoir.
Pardonnez-moi ce mot ; je vois comme il faut voir.

DAMIS.

Elle fut mon Amie, & je me flatte encore....

MARTON.

Le Bel eſprit, Monſieur, eſt tout ce qu'elle adore.
C'eſt une maladie inconnue à vingt ans;
Mais bien forte à cinquante. Encore avec le tems,
On pourroit eſpérer un retour de ſageſſe,
S'il en étoit quelqu'un contre cette foibleſſe.
Quand à certains dégrés elle a fait des progrès.
Dans les commencemens, moi-même j'eſpérois;
Mais ſachez tous vos maux & ceux qui vont les ſuivre.
Entre-nous. . . .

DAMIS.

Hé bien? Quoi?

MARTON.

Madame a fait un Livre.

DAMIS.

Bon!

MARTON.

Qui même à préſent s'imprime *incognito*.

DAMIS.

Quelque Brochure?

MARTON.

Non: un volume in-quarto.

DAMIS.

Je lui conſeille fort de garder l'anonyme.
Mais, dans ces beaux Eſprits que Cydaliſe eſtime,
N'en eſt-il donc aucun aſſez droit, aſſez franc,
Pour lui montrer l'excès d'un travers auſſi grand;
Pour la déſabuſer?

MARTON.

Eux! Ils ſe moquent d'elle:
Ils ont tous conſpiré de gâter ſa cervelle;
Surtout votre Rival. Comme il connoît ſon goût,
Il ne ſe borne pas à l'aplaudir en tout;
Il la fait admirer par Meſſieurs ſes ſemblables
Tous Charlatans adroits, & Flatteurs agréables,
Ravis de préſider dans ſa Société,
D'y porter leurs erreurs, & faiſant vanité,
De dominer ici ſur un eſprit crédule,

Qu'ils ont l'art d'aguerrir contre le ridicule.

DAMIS.

Et ce ſont-là, dis-tu, des Philoſophes ?

MARTON.

Oui ;
Du plus grand air encor. Paris en eſt rempli.
Mais pour établir mieux leur crédit chez Madame,
Et pour mieux pénétrer juſqu'au fond de ſon ame,
Ils nomment aux emplois vacans dans la maiſon.
Leur choix, toujours guidé par la ſaine raiſon,
Quel qu'il ſoit, à Madame eſt toujours sûr de plaire.
Je ſoupçonne pourtant un certain Secrétaire,
Reçu par Cydaliſe à tître de Savant,
De n'avoir d'autre emploi que celui d'intriguant,
De recéler un fourbe, & d'être ici pour cauſe ;
Mais enfin, tôt ou tard, j'éclaircirai la choſe.

DAMIS.

Quel motif as-tu donc pour en juger ſi mal ?

MARTON.

Ou je me trompe fort, ou c'eſt votre Rival
Qui pour ſervir ſes feux ici l'impatroniſe.

DAMIS.

Quel homme eſt-ce ?

MARTON.

Un fripon affectant la franchiſe,
Et pourtant, m'a-t-on dit, natif de Pezenas,
Titré du nom pompeux de Monſieur Carondas,
Reconnu pour Savant, du moins ſur ſa parole,
Tout hériſſé de Grec & de termes d'Ecole,
Plaçant à tout propos ce bizarre jargon,
Et nous citant ſans ceſſe Homère, ou Licophron.

DAMIS, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha.

MARTON.

Je peins d'après nature.

DAMIS.

Ce Monſieur Carondas eſt de mauvaiſe augure ;
Mais avec ton ſecours & celui de Criſpin, ...

MARTON.

Quoi ! Criſpin eſt ici ?

DAMIS.

Vraiment oui. Mon deſſein
Etoit de vous unir ; tu le ſais, & j'eſpere
Que tu me ſerviras de ton mieux.

MARTON.

Laiſſez faire.
Criſpin eſt fort adroit ; j'en tirerai parti.

DAMIS.

Je compte ſur tes ſoins.

MARTON.

Oh ! Monſieur, comptez-y.
Je déclare la guerre à la Philoſophie.

DAMIS.

Je te devrai, Marton, le bonheur de ma vie.
Mais ... ne puis-je un moment ? ...

MARTON.

Ah ! je vous vois venir.
Tenez, Monſieur ; l'Amour a ſû vous prévenir :
On vient ; c'eſt Roſalie.

SCENE II.

ROSALIE, MARTON, DAMIS.

DAMIS.

APrès trois mois d'abſence,
Quand je reviens ici, guidé par l'eſpérance,
Réclamer une foi promiſe à mon ardeur,
On m'apprend qu'un Rival, jaloux de mon bonheur,
Oſe me diſputer le ſeul bien où j'aſpire,
Qu'avec lui, contre moi, votre mere conſpire.
Ah ! raſſurez du moins mon cœur déſeſperé.

ROSALIE.

Doutez-vous que le mien en ſoit moins pénétré ?
Je vois avec douleur ce changement extrême,
Je ſouffre autant que vous ; mais enfin je vous aime.
A ce titre du moins quelque eſpoir m'eſt permis.
Qui pourroit réſiſter à deux Amans unis ?
Ma mere vous aimoit. En vous voyant, peut-être,
Dans ſon cœur combattu, l'amitié va renaître.
Sur ce cœur autrefois j'avois plus de pouvoir,

Je le ſçais ! c'eſt à vous, Damis, de l'émouvoir ;
Allez, & pour combler le bonheur que j'eſpere,
Que je vous doive encor les bontés de ma mere.

MARTON.

Beaux ſentimens ! mais moi je ne m'y fierois pas.

ROSALIE.

Laiſſe-moi mon erreur.

MARTON.

Non : c'eſt par des combats
Qu'il faut à la raiſon ramener Cydaliſe.

DAMIS.

Encore eſt-il permis de tenter l'entrepriſe.

MARTON.

Oui; c'eſt un beau moyen, des ſoupirs & des pleurs!
Oh ! la Philoſophie endurcit trop les cœurs.

ROSALIE.

Je ne l'aurois pas crû ! mais pourtant, ſi ma mere
M'immoloit ſans retour aux deſſeins de Valere,
Si ce projet enfin étoit bien averé,
Pourquoi juſqu'à préſent n'eſt-il pas déclaré ?
Qui peut la retenir ?

MARTON.

J'entrerois en colère.
Elle n'a pas encor fait venir le Notaire.
Il eſt vrai ; les témoins ne ſont pas invités,
D'accord; il manque auſſi quelques formalités,
J'y conſens ; il ſe peut d'ailleurs que la journée
Ne ſoit pas fixement encor déterminée ;
J'en conviens. Cependant ne ſouffre-t-elle pas
L'hommage aſſez public qu'il rend à vos appas ?
N'en êtes-vous pas même à toute heure obſedée ?
Mais non ; je me trompais : Ce n'étoit qu'une idée.

ROSALIE.

Helas ! peux-tu, Marton, me déſoler ainſi !

MARTON.

J'avais rêvé.

DAMIS.

Marton...

MARTON.

Contes que tout ceci,
Propos en l'air.

DAMIS.

DAMIS.

Marton.

MARTON.

Viſion chimérique,
Abſurde.

ROSALIE.

Mais, Marton ...

MARTON.

Non, c'eſt terreur panique,
Illuſion, vous dis-je.

ROSALIE.

En vérité, Marton,
Ce cruel badinage eſt bien peu de ſaiſon.

MARTON.

J'avois tort.

ROSALIE, *faiſant un mouvement pour ſortir.*

Tu pourſuis? Hé bien! je .....

DAMIS, *l'arrêtant.*

Roſalie.

ROSALIE.

Non, Monſieur, c'en eſt trop.

DAMIS.

Demeurez, je vous prie.

MARTON.

Ah! vous vous fâchez donc? Vraiment c'eſt très-bien fait.
Mais raiſonnons un peu. Dites-moi, s'il vous plaît,
Falloit-il vous tromper? Je ſais bien que le doute
Suſpend l'impreſſion des maux que l'on redoute,
Qu'il eſt très-naturel d'éloigner le danger,
Et de rendre toujours ſon fardeau plus leger.
Moi-même à vous flatter je ſerois la première.
J'aurois ſoin de fermer les yeux à la lumiere,
Sans l'intérêt preſſant qui me parle pour vous.
Pardonnez; mais, ma foi, les amans ſont des foux.
Tranquilles ſans raiſon, déſeſpérés ſans cauſe,
Dans un juſte équilibre aucun ne ſe repoſe;
Et le ſang froid ſouvent les conſeille bien mieux,
Que cet Amour qu'on peint un bandeau ſur les yeux.

DAMIS.

Comment! Voilà, parbleu de la Philoſophie!

MARTON.

On apprend à heurler, dit-on, de compagnie,
En fréquentant les loups. Le proverbe a raiſon.

C'eſt un mal répandu dans toute la maiſon,
Mais perdons un moment cette idée importune ?
[*A Roſalie.*]
Çà, faiſons notre paix. Vous ſerez ſans rancune?
Vous me le promettez ?

ROSALIE.

Oh ! je te le promets.

MARTON.

Et moi d'être attentive à tous vos intérêts.
Vous, Monſieur, qui ſans ſoins & ſans trouble dans l'ame,
Paſſeriez votre vie à regarder Madame,
Il faut battre en retraite, & même promptement.
Songez qu'il eſt grand jour dans cet appartement,
Que nous pourrions ici riſquer quelque ſurpriſe,
Et qu'il faut vous montrer d'abord à Cydaliſe,
Avant que de penſer à d'autres rendez-vous.

DAMIS.

Je cours m'y diſpoſer. Dans un eſpoir ſi doux,
Je remets en tes mains le bonheur de ma vie.
Vous que j'adore, adieu, ma chère Roſalie.

SCENE III.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

VOus, ſoyez ſans foibleſſe. Allons point de langueur
La fermeté, Madame, en impoſe au malheur.

ROSALIE.

Si tu pouvois ſentir combien je hais Valère!

MARTON.

Oui : Damis ſort d'ici. Mais c'eſt à votre mère,
Qu'il importe ſurtout de parler avec feu.
Si vous aimez Damis, ce fut de ſon aveu ;
Je le ſuppoſe au moins.

ROSALIE.

Certainement.

MARTON.

Les Filles

Ne font rien, comme on ſait, ſans l'avis des familles,
C'eſt la régle, Il faut donc déclarer ſans détour,
Pour l'un tous vos mèpris, pour l'autre votre amour.

ROSALIE.

Oh! oui.

MARTON.

Vous ſentez-vous cette fermeté d'ame?

ROSALIE.

Aſſurément, Marton.

MARTON, *malignement.*

Allons, j'entens Madame.

ROSALIE, *effrayée.*

Ah! Marton . . . .

MARTON.

Comment donc! c'eſt trés bien débuter.
Cela promet.

ROSALIE.

Auſſi, pourquoi m'épouvanter?
L'Amour dans le beſoin me rendra du courage.

MARTON, *la contrefaiſant.*

L'Amour! oui vous ferez tous deux de bel ouvrage.
Il y paroit vraiment, à cet air d'embarras,
Qu'un mot dit au hazard . . . .

ROSALIE.

Mais enfin tu verras.

MARTON.

Ce n'eſt point à l'Amour à vous tirer de peine,
Il eſt trop mal adroit. Penſez à votre haine;
Voilà le ſentiment qui doit vous inſpirer,
Dont il eſt important de vous bien pénétrer.
Je ne ſais ſi l'amour, que d'ailleurs je révére,
Eſt de nos paſſions en effet la plus chere;
Mais ce n'eſt que foibleſſe, & que timidité.
La haine n'eſt qu'ardeur & que vivacité.
L'un abbat, l'autre anime, & dans un cœur femelle,
Ma foi, je la croirois beaucoup plus naturelle.
Vous ne connoiſſez pas encor ce ſentiment.
Que votre cœur l'éprouve aujourd'hui ſeulement.
Tenez, j'aime Criſpin, & je ſens pour Valère . . . .
Mais, ce n'eſt plus un jeu, j'apperçois votre mere.

ROSALIE.

Tu me ſoutiendras ?

MARTON.

Oui.

SCENE IV.

CYDALISE, ROSALIE, MARTON.

CYDALISE.

RETIREZ-VOUS, Marton.
Prenez mes clés, allez renfermer mon Platon.
De ſon monde idéal j'ai la tête engourdie.
J'attendois à l'inſtant mon Encyclopédie ;
Ce Livre ne doit plus quitter mon Cabinet.
A Roſalie.
Vous, demeurez ; je veux vous parler en ſecret.
A Marton.
Laiſſez-nous.

MARTON, *à Roſalie.*

Allons, ferme, & montrez du courage.

CYDALISE.

Obéïſſez, Marton.

SCENE V.

CYDALISE, ROSALIE.

CYDALISE.

VOUS êtes belle & ſage,
Roſalie, & pour vous j'eus toujours des bontés.
Je vais connoître enfin ſi vous les méritez.
Je ne conſulte point ce ſentiment vulgaire :
Amour de préjugé, trivial, populaire,

Que l'on croit émané du ſang qui parle en nous,
Et qui n'eſt, dans le fond, qu'un menſonge aſſez doux,
Une foibleſſe...

ROSALIE.

Hé quoi! la voix de la nature,
Quoi! cette impreſſion ſi touchante & ſi pure,
Ce premier des devoirs, cet auguſte lien,
(Je définirai mal ce que je ſens ſi bien,)
N'importe, ſe peut-il que le cœur de ma mére
Méconnoiſſe aujourd'hui ce ſacré caractère?
Ah! rappellez pour moi vos ſentimens paſſés.
En les analyſant, vous les affaibliſſez.

CYDALISE.

J'ai cru, tout comme une autre, à ces vaines chimeres,
Dignes du gros bon-ſens qui conduiſoit nos pères.
Crédule, heureuſe même en mon aveuglement,
Automate abuſé, je ſuivois le torrent.
Je commence à ſentir, à penſer, à connoître.
Si je vous aime enfin, c'eſt en qualité d'*Etre*:
Mais vous concevez bien qu'un autre individu
N'auroit à mes bontés qu'un droit moins étendu.

ROSALIE.

Vous déchirez mon cœur. Ah! permettez madame,
Souffrez qu'à vos genoux votre fille réclame
Un droit plus légitime & des tîtres plus doux.
Pourquoi briſer les nœuds qui m'attachoient à vous?
Jugez de leur pouvoir à mon trouble, à mes larmes.

CYDALISE, *un peu émue.*

Ma fille!.. Hé quoi! pour vous l'erreur a tant de charmes!
Vous me faites pitié. Conſultez la raiſon.
Ces puérilités ne ſont plus de ſaiſon.
Je reconnois vos droits ſur le cœur d'une mère;
Mais je les annoblis, & ſi je vous ſuis chère,
Si j'ai ſur vous auſſi quelques droits à mon tour,
J'en exclus le hazard, qui vous donna le jour.

ROSALIE.

Je ne puis ſoutenir ce funeſte langage.
Il fait à toutes deux un trop ſenſible outrage.
Qui? Moi! Le penſez-vous que je puiſſe jamais
Oublier que ma vie eſt un de vos bienfaits?
Non. . . .

CYDALISE.

Le ſoin que j'ai pris de votre intelligence
Doit mériter, ſur-tout, votre reconnoiſſance ;
Voila le digne objet où tendent tous mes vœux.
Vous apprendre à penſer, voilà ce que je veux.
Concevez le bonheur d'étendre ſon génie,
D'ouvrir l'œil aux clartés de la Philoſophie,
De diſſiper la nuit où vos ſens ſont plongés,
D'affranchir votre eſprit du joug des préjugés!
Ce grand art d'exiſter, qui n'appartient qu'au ſage,
Dont je connois enfin le ſolide avantage,
Ce jour de la raiſon, dont j'ai ſû m'éclairer,
Ma Fille, mon amour veut vous le procurer.
J'avois avec Damis conclu votre hyménée.
De legers intérêts m'avoient déterminée.
Des rapports de fortune, un procés à finir,
Je me ſouviens qu'alors tout ſembloit vous unir.
C'eſt ainſi que ſe font la plûpart des affaires ;
Mais enfin, aujourd'hui je romps ces nœuds vulgaires.
Damis a du bon ſens, des vertus, de l'honneur,
Il a ce que le monde exige à la rigueur :
Tout mortel n'eſt pas fait pour aller au ſublime ;
Dans le fond, cependant, on lui doit de l'eſtime :
Mais je vous dois auſſi, ma fille, un autre Epoux,
Beaucoup plus convenable & plus digne de vous.
Valere a ce qu'il faut pour plaire & pour ſéduire,
C'eſt peu de vous aimer, il ſçaura vous inſtruire ;
En un mot, c'eſt de lui que mon cœur a fait choix.

ROSALIE.

Ainſi, vous oubliez que Damis autrefois
Eut votre aveu, Madame, & celui de mon pere ?

CYDALISE.

Votre pere ! il eſt vrai que je n'y ſongeois guere.
Plaiſante autorité que la ſienne en effet !
L'Etre le plus borné que la nature ait fait.
Nul talent, nul eſſor, eſpece de machine
Allant par habitude, & penſant par routine,
Ayant l'air de rêver & ne ſongeant à rien,
Gravement occupé du détail de ſon bien,
Et de mille autres ſoins purement domeſtiques,
Défenſeur ennuyeux des préjugés gothiques.

Sauvage dans ſes mœurs, alliant à la fois
La morgue de ſa robe au ton le plus bourgeois;
Ne s'énonçant jamais qu'avec poids & meſure,
Et qui toujours grimpé ſur la magiſtrature,
Hors de ſon tribunal, auroit cru déroger;
Ayant, comme Dandin, la fureur de juger.
Mais il eſt mort, enfin, laiſſons en paix ſa cendre.

ROSALIE.

Ah! Madame, ſongez....

CYDALISE.

Allez-vous le défendre?
Un pere n'eſt qu'un homme, & l'on peut ſenſément
Remarquer ſes défauts, en parler librement.

ROSALIE.

Si ce ſont-là les droits de la Philoſophie,
Souffrez que j'y renonce, & pour toute ma vie.
Je perdrois trop, Madame, à m'éclairer ainſi;
J'oſe vous l'avouer. Daignez permettre auſſi
Qu'en faveur de Damis je vous rappelle encore
Vos premières bontés que votre fille implore.

CYDALISE.

Non, Valere eſt l'Amant que j'ai choiſi pour vous,
Ma fille, & dès ce ſoir il ſera votre Epoux.
Ces nœuds embelliront le cours de votre vie.
Quant à vos préjugés ſur la Philoſophie,
Contre eux, à mon exemple, il faut vous aguerrir.
Le tems & la raiſon ſauront vous en guerir.
Vous êtes dans cet âge où l'on commence à vivre,
Tout fait ombrage alors; mais vous lirez mon livre.
J'y traite en abregé de l'Eſprit, du bon ſens,
Des paſſions, des Loix, & des Gouvernemens;
De la vertu, des mœurs, du climat, des uſages,
Des Peuples policés & des Peuples ſauvages;
Du déſordre apparent, de l'ordre univerſel,
Du bonheur idéal & du bonheur réel.
J'examine avec ſoin les principes des choſes,
L'enchainement ſecret des effets & des cauſes.
J'ai fait exprès pour vous un chapitre profond,
Je veux l'intituler: *Les devoirs tels qu'ils ſont.*
Enfin, c'eſt en morale une Encyclopédie,
Et Valere l'apelle un Livre de génie.

Vous ſerez trop heureuſe avec un tel Epoux.
Un jour vous connoîtrez ce que je fais pour vous:
Vous m'en remercirez. Adieu, Mademoiſelle,
Songez à m'obéïr.

SCENE VI.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *ſans voir Marton.*

QUELLE douleur mortelle!
Que réſoudre? Que faire? Ah! te voilà, Marton.

MARTON.

Oui, j'ai tout entendu. Mais quelle déraiſon!
Quel travers!

ROSALIE

Je n'ai plus qu'à mourir.

MARTON.

Badinage:
Mourir! Vous vous moquez, & ce n'eſt plus l'uſage.
On ne le ſouffre pas même dans les Romans.

ROSALIE.

Mais enfin.....

MARTON.

Calmez-vous, & reprenez vos ſens.
Cette criſe, après tout, vous l'aviez attendue?

ROSALIE.

Mon ame en ce moment n'en eſt pas moins émue.

MARTON.

Préſumez-vous ſi peu du ſuccès de mes ſoins?

ROSALIE.

Ah! Marton....

MARTON.

Commencez par vous affliger moins.
Si vos vœux ſont comblés, dites-moi, je vous prie,
A quoi ce beau chagrin vous aura-t-il ſervie?

ROSALIE.

ROSALIE.

Oui, si tu réussis ; mais qui m'en répondra ?

MARTON.

Vous pleurerez alors autant qu'il vous plaira,
Je vous aiderai même, & n'aurai rien à dire ;
Mais jusqu'à ce moment, qui vous défend de rire ?
A tout évenement, c'est toujours fort bien fait,
Et quand tout iroit mal, je crois qu'il le faudroit.
Du moins c'est mon humeur. Le chagrin m'incommode.
Je le crois inutile, & j'en suis l'antipode.
C'est à quoi dans la vie il faut le moins songer,
Et l'on a toujours tort quand on veut s'affliger.
Mais allons concerter quelque heureuse saillie,
Venez & nous verrons si la Philosophie,
Quel que soit son crédit, pourra dans ce grand jour
Tenir contre Marton, & Crispin, & l'Amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, M. CARONDAS.

VALERE.

FRONTIN.

M. CARONDAS.

Ce maudit nom fera quelque mépriſe ;
Je vous l'ai déja dit & devant Cydaliſe
Il vous arrivera de me nommer ainſi.
Frontin ! pour un Savant, le beau nom ! ſongez-y,
Monſieur, il ne faudroit que cette étourderie
Pour donner du deſſous à la Philoſophie.

VALERE.

D'accord.

M. CARONDAS.

Il faut d'ailleurs ſuprimer entre nous
Les tons trop familiers, puiſqu'enfin, ſelon vous,
Les hommes ſont égaux par le droit de nature,
Je ſuis, quoique Frontin, votre égal.

VALERE.

Je te jure
Que c'eſt mon ſentiment.

M. CARONDAS.

Moi, je l'approuve fort.
J'avois toujours penſé que les Loix avoient tort;
Et même Cydaliſe, en un certain Chapitre,
Ne prouve point trop mal à mon gré....

VALERE.

Le beau titre
Que l'avis d'une folle à qui dans un moment
On feroit adopter tout autre ſentiment;
Qui ne ſçait que des mots, & n'a rien dans la tête.

M. CARONDAS.

Mais entre nous, Monſieur, ſon Livre eſt-il ſi bête?

VALERE.

Pitoyable.

M. CARONDAS.

Le ſtile.....

VALERE.

Ennuyeux à l'excès.

M. CARONDAS.

Vous la flattez pourtant du plus brillant ſuccès.

VALERE.

Sans doute.

M. CARONDAS.

Et le Public?

VALERE.

Nous ſavons lui preſcrire
Comment il faut penſer, parler, juger, écrire;
Nous le déciderons aiſément.

M. CARONDAS.

D'accord; mais
il faut l'apprivoiſer, le flatter.

VALERE.

Non, jamais.
Il eſt, pour le gagner, des méthodes plus ſûres.

M. CARONDAS.

Le moyen?

VALERE.

Par exemple, on lui dit des injures.
C'eſt un expédient par nos Sages trouvé;
Le ſecret eſt certain, nous l'avons éprouvé.

Dans peu tu le verras toi-même avec ſurpriſe,
Nous porterons aux Cieux le nom de Cydaliſe;
Cinq ou ſix traits hardis, révoltans, ſcandaleux,
Produiront dans ſon Livre un effet merveilleux.
Il faut les ajouter.

M. CARODAS.

Bon! la ruſe eſt nouvelle!
Et comment lui prouver que ces traits-là ſont d'elle.

VALERE.

Et le reſte en eſt-il? D'abord avec pudeur
Elle s'en défendra, puis s'en croira l'Auteur.

M. CARONDAS.

Je ne ſais; mais pour moi, je rougirois dans l'ame...

VALERE.

As-tu donc oublié que Cydaliſe eſt femme?
Crois-moi, ſupoſe encore un piége plus groſſier,
L'amour propre eſt crédule, & l'on peut s'y fier.
Les femmes ſur ce point ſont même aſſez ſincères.

M. CARONDAS.

Meſſieurs les beaux eſprits ne leur en doivent gueres.
Mais enfin vous croyez qu'avec cinq ou ſix traits,
Nous devons nous attendre au plus heureux ſuccès?

VALERE.

Sans doute, & cette idée, entre nous, n'eſt pas neuve.
Le Livre de Crates n'en eſt-il pas la preuve?
Jamais production ne prit un tel eſſor.
Chacun ſe l'arrachoit, on ſe l'arrache encor:
Pour Livre dangereux partout on le renomme,
Et pourtant nous ſavons que Cratès eſt bon homme.

M. CARONDAS.

Il eſt vrai.

VALERE.

Cydaliſe aura plus de faveur.
On ne juge jamais ſon ſexe à la rigueur.
Quelques-uns de ces traits qu'on ſe dit à l'oreille,
Au Public hébêté feront crier merveille!
Je veux que Cratés même en devienne jaloux.
Et rien n'eſt plus aiſé, nous la protégeons tous.

M. CARONDAS.

Hé bien, quoique nourri, Monſieur, à votre école,
J'avois, tout bonnement, admiré ſur parole,
Et l'ouvrage & l'Auteur. Car enfin, mot à mot:

Elle n'a rien écrit que d'après vous.

VALERE.

Le ſot!

M. CARONDAS.

Mais pour ces beaux endroits ajoutés à ſon Livre,
Si les Loix s'aviſoient, Monſieur, de nous pourſuivre.

VALERE.

Elle auroit le plaiſir de s'entendre louer :
N'eſt-ce rien ? Quitte après à tout déſavouer.
D'ailleurs l'amour du vrai va juſqu'à l'héroïſme,
Ces grands mots impoſans d'*erreur*, de *fanatiſme*.
De *perſecution*, viendroient à ſon ſecours.
C'eſt un reſſort uſé qui réuſſit toujours..
N'avons-nous pas encor l'exemple de Socrate
Opprimé, condamné par ſa Patrie ingrate ?
Tous nos admirateurs parleroient à la fois.

M. CARONDAS.

Mais, Monſieur, ce Socrate obéïſſoit aux Loix.

VALERE.

Oui, la Philoſophie encor dans ſon enfance
Des préjugés du moins conſervoit l'aparence ;
Mais nous n'en voulons plus.

M. CARONDAS.

Tout devient donc permis.

VALERE.

Excepté contre nous & contre nos amis.

M. CARONDAS.

Vive le bel Eſprit & la Philoſophie !
Rien n'eſt mieux inventé pour adoucir la vie.

VALERE.

Comment ! ſur des rochers on plaçoit la vertu ?
Y grimpoit qui pouvoit. L'homme étoit méconnu.
Ce Roi des animaux, ſans guide & ſans bouſſole,
Sur l'Océan du monde erroit au gré d'Eole ;
Mais enfin nous ſavons quel eſt ſon vrai moteur.
L'homme eſt toujours conduit par l'attrait du bonheur,
C'eſt dans ſes paſſions qu'il en trouve la ſource,
Sans elles, le mobile arrêté dans ſa courſe,
Languiroit triſtement à la terre attaché.,
Ce pouvoir inconnu, ce principe caché
N'a pû ſe dérober à la Philoſophie,
Et la morale enfin eſt ſoumiſe au génie.

Du globe où nous vivons Deſpote univerſel,
Il n'eſt qu'un ſeul reſſort, l'intérêt perſonnel;
A tous nos ſentimens, c'eſt lui ſeul qui préſide;
C'eſt lui qui dans nos choix nous éclaire & nous guide.
Libre de préjugés; mais docile à ſa voix,
Le Sauvage attentif le ſuit au fond des bois.
L'homme civiliſé reconnoît ſon empire;
Il commande en un mot à tout ce qui reſpire.

M. CARONDAS.

Quoi! Monſieur, l'intérêt doit ſeul être ecouté?

VALERE.

La Nature en a fait une néceſſité.

M. CARONDAS.

J'avois quelque regret à tromper Cydaliſe;
Mais je vois clairement que la choſe eſt permiſe.

VALERE.

La Fortune t'apelle, il faut la prendre au mot.

M. CARONDAS.

Oui, Monſieur.

VALERE.

La franchiſe eſt la vertu d'un ſot.

M. CARONDAS, *ſe diſpoſant à le voler.*

Oui, Monſieur.... mais toujours je ſens quelque ſcrupule
Qui voudroit m'arrêter.

VALERE.

Préjugé ridicule,
Dont il faut s'affranchir!

M. CARONDAS.

Quoi! véritablement?

VALERE.

Il s'agit d'être heureux, il n'importe comment.

M. CARONDAS.

Tout de bon?

VALERE.

Mais, ſans doute, en flattant Cydaliſe,
Tu remplis un devoir que l'uſage autoriſe.
Ne faut-il pas flatter quand on veut plaire aux gens?
Bien voir ſes intérêts, c'eſt être de bon ſens.
Le ſuperflu des ſots eſt notre patrimoine.
Ce que dit un Corſaire au Roi de Macédoine,
Eſt très-vrai dans le fond.

M. CARONDAS, *fouillant dans la poche de Valere.*

Oui, Monſieur.

VALERE.

Tous les biens
Devroient être communs ; mais il eſt des moyens
De ſe venger du ſort. On peut avec adreſſe
Corriger ſon étoile, & c'eſt une foibleſſe
Que de ſe tourmenter d'un ſcrupule éternel.

Valere s'apercevant que Carondas veut le voler.

Mais, que fais-tu donc là ?

M. CARONDAS, *ſans s'émouvoir.*

L'intérêt perſonnel....
Ce principe caché... Monſieur... qui nous inſpire,
Et qui commande enfin à tout ce qui reſpire...

VALERE.

Quoi ! traître, me voler !

M. CARONDAS.

Non. J'uſe de mon droit,
Tous les biens ſont communs.

VALERE.

Oui, mais ſois plus adroit.
Il eſt certains malheurs auxquels on ſe hazarde,
Lorſque l'on eſt ſurpris.

M. CARONDAS.

Monſieur j'y prendrai garde.

VALERE.

Ceci, Monſieur Frontin, doit être une leçon ;
Mais puiſqu'il ne faut plus vous nommer de ce nom,
Songez à me ſervir auprès de Cydaliſe.
Juſqu'ici, tout va bien ; ſa fille m'eſt promiſe.
Vous ſavez là-deſſus quels ſont mes ſentimens,
Ainſi continuez de flatter ſes talens.
Vos termes de Collège ont produit des merveilles ;
Il faut de plus en plus étourdir ſes oreilles,
De ce jargon ſavant qui vous a réuſſi.
Vous êtes ſans Fortune, & vous pouvez ici
Vous faire un petit ſort que j'aurai ſoin d'étendre,
Si mes vœux ont l'effet que j'ai droit d'en attendre.
Adieu, ſoyez diſcret, je ſerai généreux.

SCENE II.

M. CARONDAS, *ſeul.*

MON premier coup d'eſſai n'eſt pas des plus heureux.
Je ſuis encor trop loin d'atteindre mon modèle,
Et c'eſt au ſecond rang que le Deſtin m'appelle.

SCENE III.

CYDALISE, M. CARONDAS.

CYDALISE, *ſans voir M. Carondas.*

ME voilà parvenuë à m'en débarraſſer.
Que l'oiſiveté péſe alors qu'on veut penſer !
Parmi tous ces fâcheux dont j'étois obſedée,
Je n'ai pas entrevû le germe d'une idée.
On ne peut à ce point outrager le bon ſens ;
Mais il faut tout ſouffrir de Meſſieurs ſes parens.
(*A M. Carondas.*)
Ah ! vous êtes ici. Bon ! prenez votre place.
Mon Livre va paroître, on attend la Préface,
Il faut y travailler. J'aurois voulu pourtant
Que nous euſſions Valere.

M. CARONDAS.

Il me quitte à l'inſtant,
Et nous parlions de vous, Madame, avec ivreſſe.

CYDALISE.

Vous parliez de Mon Livre ?

M. CARONDAS.

Il en parle ſans ceſſe.
C'eſt, dit-il, un Brevet pour l'Immortalité ;
Vous allez éclipſer la docte Antiquité.
Je n'oſe avec le ſien meſurer mon ſuffrage ;
Mais l'admiration me prend à chaque page.

CYDALISE.

Vous en êtes content ?

M. CARONDAS.

Mon eſprit s'y confond.
Votre Livre eſt nourri d'un ſavoir ſi profond
Que vous me feriez croire au Démon de Socrate.

CYDALISE.

Vous vous y connoiſſez.

M. CARONDAS.

Oui, Madame, on m'en flatte.
Mais apprenez-moi donc comment cela ſe fit ?
Il faut que vous ſachiez tout ce qui s'eſt écrit.

CYDALISE.

Avec nombre de gens je me ſuis rencontrée ;
Et c'eſt un pur haſard.

M. CARONDAS.

Vous êtiez inſpirée.
Quoi ! vous n'avez pas lû le Savant *Voſſius* ?

CYDALISE.

Non, jamais.

M. CARONDAS.

Caſaubon ?

CYDALISE.

Encor moins.

M. CARONDAS.

Grotius ?

CYDALISE.

Point du tout. Sont-ce-là les Livres d'une Femme ?

M. CARONDAS.

Ma foi, de plus en plus vous m'étonnez, Madame,
Quoi ! rien de tout cela ?

CYDALYSE.

Non, rien, vous dis-je, rien.

M. CARONDAS.

Mais vous parlez des Loix mieux que Tribonien.
Oh ! pour Tribonien, convenez ....

CYDALISE.

Je l'ignore.

M. CARONDAS.

Vous connoiſſez du moins Thalès, Anaxagore ?

CYDALISE.

Non.

M. CARONDAS,

M. CARONDAS.

Le Fils naturel ?

CYDALISE.

Pour celui-là, d'accord.
Ce ſont de ces Ecrits qu'il faut citer d'abord.

M. CARONDAS.

Je ne veux point ici m'ériger en Arbitre ;
Mais j'en aurois jugé, comme vous, ſur le titre.

CYDALISE.

C'eſt auſſi mon avis, & je crois qu'en effet
Un Ouvrage excellent s'annonce au moindre trait.
C'eſt un je ne ſai quoi . . . dont notre ame eſt ſaiſie. . .
Cela ſe ſent . . . enfin c'eſt l'attrait du Génie.

M. CARONDAS.

J'entens. C'eſt à peu près la vapeur d'un ragoût
Qui reveille à la fois l'odorat & le goût.

CYDALISE.

Oui ; la comparaiſon eſt pourtant trop vulgaire.

M. CARONDAS.

Elle eſt de Lycophron.

CYDALISE.

Ah ! c'eſt une autre affaire.
Venons à ma Préface. Allons, je vais dicter.
(*Après un ſilence & avec emphaſe*)
Ecrivez. *J'ai vêcu.** Non, c'eſt mal débuter.
Effacez, *j'ai vêcu.* Mettez-vous à votre aiſe.
(*Avec de l'aigreur.*)
Ah ! Monſieur Carondas, votre plume eſt mauvaiſe.
(*Elle rêve.*)
J'ai vêcu ne vaut rien.

M. CARONDAS.

Je m'en contenterois.
J'ai vêcu, dit beaucoup !

CYDALISE.

Non, Monſieur, je voudrais

* Commencement du Livre intitulé : *Conſidérations ſur les Mœurs.*

Un début plus pompeux & plus philoſophique.

M. CARONDAS.

Cette ſimplicité, Madame, eſt énergique.

CYDALISE, *révant.*

Non, non, je cherche un tour qui ſoit moins familier.

(*Avec humeur.*)

On n'a jamais écrit ſur de pareil papier.
Effacez donc, Monſieur; votre encre eſt déteſtable.

(*Elle rêve.*)

Je ne pourrai trouver un tour plus favorable!

(*Avec impatience.*)

Ah! Valere, après tout, devroit bien être ici.
Je ne me ſens jamais tant d'eſprit qu'avec lui.

(*Elle rêve.*)

Quoi! pas même une idée? Ah! je ſuis au ſupplice.

M. CARONDAS.

Madame, le génie a ſes jours de caprice,
Et ceci me rapelle un mot de Suidas,
Qui dit élégamment...

CYDALISE.

Hé, Monſieur Carondas,
Laiſſez les morts en paix, j'avois un trait ſublime,

(*Elle rêve.*)

Qui m'échape. Attendez... mais, oui; ce tour exprime... (*Avec impatience.*)
Ecrivez. Non, la phraſe a trop d'obſcurité.
Je ne ſentis jamais cette ſtérilité.
Quel mêtier! finiſſons. C'en eſt fait, j'y renonce.
L'Imprimeur attendra, portez-lui ma réponſe.
Non revenez. Enfin je l'ai trouvé: j'y ſuis.
Vite, écrivez, Monſieur: *Jeune homme, prends & lis.**
Jeune homme prends & lis. Le tour eſt-il unique?
Qu'en penſez-vous, Monſieur?

M. CARONDAS.

Sublime, magnifique!
C'eſt le ton du Génie & de la Vérité.

---

* C'eſt le début faſtueux du Livre intitulé: *L'Interprétation de la Nature.*

CYDALISE.

J'oublie en le liſant tout ce qu'il m'a couté,
Jeune homme prends & lis ! il eſt inimitable,
Et Valere en ſera d'une joye incroyable.

M. CARONDAS.

D'un doux frémiſſement vous vous ſentez troubler.
Jeune homme prends & lis. L'oracle va parler;
La Nature à tes yeux ici ſe manifeſte.
Non, rien n'eſt ſi ſublime, & pourtant ſi modeſte.

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton ?

SCENE IV.

CYDALISE, MARTON, M. CARONDAS.

MARTON.

MADAME, c'eſt Damis.
Qui demande à vous voir.

CYDALISE.

Que ſon tems eſt mal pris !
J'allois finir ſans lui. L'importun perſonnage !
On ne me permet pas d'achever un ouvrage.

MARTON.

Valere achevera.

M. CARONDAS.

Qu'appellez-vous finir ?
L'Ouvrage eſt fait, Madame, à n'y plus revenir ;
Je le donne en dix ans à nos plus grands génies.

CYDALYSE.

Oui, vous avez raiſon. Faites-en vingt copies.
Ah ! je reſpire enfin, & j'ai ſû m'en tirer.
Jeune homme, prends & lis. Oui, Damis peut entrer.

SCENE V.

DAMIS, CYDALISE.

CYDALISE.

VOus voilà de retour ?

DAMIS.

Oui, je reviens, Madame,
Pour me plaindre de vous & vous ouvrir mon ame ;
Je n'aperçois que trop, & c'eſt avec douleur
Que j'ai perdu mes droits au fond de votre cœur,
Et que votre amitié s'eſt enfin ralentie ;
Mais la mienne jamais ne s'étant démentie,
Souffrez que je rapelle à votre ſouvenir
Un eſpoir que le tems ne dut pas en bannir.
Vous ſavez à quel point votre fille m'eſt chère ;
C'eſt votre aveu, du moins c'eſt celui de ſon père,
Qu'en faveur de mes feux je reclame aujourd'hui,
Puiſqu'enfin près de vous j'ai beſoin d'un appui.

CYDALISE.

Le titre, je l'avoue, eſt aſſez légitime,
Je conviens de mes torts, non pas que mon eſtime,
Ni que cette amitié qui m'attachoit à vous,
Ne ſoient encor pour moi des ſentimens bien doux ;
Et c'eſt ce que d'abord on auroit dû vous dire :
Mais j'ai formé des nœuds dont le charme m'attire,
J'ai ſuivi trop longtems les frivoles erreurs
D'un monde que j'aimais. L'âge a changé mes mœurs.
Aujourd'hui toute entière à la Philoſophie,
Libre des préjugés qui corrompoient ma vie,
N'exiſtant plus enfin que pour la vérité,
Je me ſuis fait, Damis, une ſociété,
Peu nombreuſe, il eſt vrai ; je vis avec des Sages,
Et j'aprends à penſer en liſant leurs ouvrages :
J'ai choiſi l'un d'entr'eux pour ma fille, & ce ſoir,
Cette heureuſe union doit combler mon eſpoir,
C'eſt à vous de juger ſi, quoique votre amie,
Je dois vous immoler le bonheur de ma vie.

DAMIS.

Non, pour votre bonheur je donnerois mes jours,
Et la même amitié m'inſpirera toujours.
Mais quels ſont donc enfin ces rares avantages ?
Attachés, dites-vous, au commerce des Sages.

Je ne prends point pour tels un tas de Charlatans,
Qu'on voit ſur des tréteaux ameuter les paſſans :
Qui mettent une enſeigne à leur Philoſophie :
De tous ces importans ma raiſon ſe défie.
De ce vain apareil le Vulgaire eſt ſeduit.
Moi, je ſuis de ces gens qui font peu cas du bruit,
Et je diſtingue fort l'ami de la ſageſſe,
Du pédant qui s'enroue à la prêcher ſans ceſſe.

CYDALISE.

Je ſçais tout le mépris que l'on doit aux pédans,
Et ne les confonds pas avec les vrais Savans.
Epargnez-vous, Monſieur, cette ſatyre amère,
Ceux que je peux nommer, Théophraſte, Valere,
Dortidius enfin, ſont tous aſſez connus.....

DAMIS.

Je ne connais entr'eux que ce Dortidius.
Quoi! Madame, il en eſt ?

CYDALISE.

D'où vient cette ſurpriſe ?

DAMIS.

Je l'ai connu, vous dis-je ; excuſez ma franchiſe :
Apparemment qu'alors il cachoit bien ſon jeu ;
Mais ce n'étoit qu'un ſot, preſque de ſon aveu.
Quelqu'un me le fit voir, & malgré ſa grimace,
Et les plats complimens qu'il vous adreſſe en face,
Et le ſucre apprêté de ſes propos mielleux,
Je ne lui trouvai rien de ſi miraculeux.
Malgré ſon ton capable, & ſon air hipocrite,
Je ne fus point tenté de croire à ſon mérite,
Et je ne vis en lui pour le peindre en deux mots,
Qu'un froid enthouſiaſme impoſant pour les ſots.

CYDALISE.

Ce jugement fait tort à votre intelligence,
Et ce Dortidius fait honneur à la France ;
Son nom chez les Savans fut toujours en crédit,
Et je ne ſçais pourquoi tout le monde en médit.
Mais quittons ce propos. Ces rares avantages,
Dont je ſuis redevable au commerce des Sages,

Je dois vous en parler & leur en faire honneur.
Peut-être, après cela, leur tiendrez-vous rigueur.
N'importe, il faut du moins aprendre à les connoître.
J'avois des préjugés qui dégradoient mon être;
Vainement ma raiſon vouloit s'en dégager,
L'habitude bien-tôt venoit m'y replonger.
Les plus vaines terreurs me declaraient la guerre,
Je croyois aux eſprits, j'avois peur du tonnerre,
Je rougis devant vous de ces abſurdités,
Mais on nous berce enfin de ces frivolités,
Et leur impreſſion n'en eſt que plus durable.
Notre éducation, frivole, mépriſable,
Loin de nous éclairer ſur le vrai, ni le faux,
N'eſt que l'art dangereux de maſquer nos défauts.
Mes yeux ſe ſont ouverts, hélas! trop tard peut-être;
A ces hommes divins, je dois un nouvel être.
Le hazard préſidoit à mes attachemens,,
J'étais aux petits ſoins avec tous mes parens,
Et les dégrés entre eux régloient les préférences.
Cet ordre s'étendoit juſqu'à mes connoiſſances.
J'avois tous ces travers, beaucoup d'autres encor;
Enfin mes ſentimens ont pris un autre eſſor.
Mon eſprit épuré par la Philoſophie
Vit l'Univers en grand, l'adopta pour Patrie,
Et mettant à profit ma ſenſibilité,
Je ne m'attendris plus que ſur l'humanité.

DAMIS.

Je ne ſçais, mais enfin duſſai-je vous déplaire,
Ce mot d'*humanité* ne m'en impoſe guére,
Et par tant de fripons je l'entens répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode.
C'eſt un voile à la fois honorable & commode,
Qui de leurs ſentimens maſque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur aridité.
J'ai peu vû de ces gens qui le prônent ſans ceſſe,
Pour les infortunés avoir plus de tendreſſe,
Se montrer, au beſoin des amis, plus fervens,

Etre plus généreux, ou plus compatiſſans,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
Conſoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir en un mot, de meilleurs citoyens;
Et pour en parler vrai, ma foi, je les ſoupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer perſonne.

CYDALISE.

Vous en voulez beaucoup à cette humanité.

DAMIS.

On en abuſe trop, & j'en ſuis revolté.
C'eſt pour le cœur de l'homme un ſentiment trop vaſte.
Et j'ai vû quelquefois, par un plaiſant contraſte,
De ce ſiſtème outré les plus chauds partiſans,
Chérir tout l'Univers, excepté leurs enfans.

CYDALISE.

En vérité, Monſieur, les ſages ſont à plaindre,
Et vous êtes pour eux un Adverſaire à craindre.
Le ſiècle & la Patrie ont beau s'en aplaudir,
Sur le bien qu'ils ont fait il vaut mieux s'étourdir,
Et ſervir d'interprête & d'organe à l'envie.

DAMIS.

Hé! quel bien a produit cette Philoſophie?
Je ne découvre pas ces ſuccès éclatans.
Je vois autour de moi de petits importans,
Qui, pour avoir un ton, enrôlés dans la Secte,
Penſent avoir perdu leur qualité d'inſecte.
Se croyant une Cour & des admirateurs,
Pour le malheur des Arts, devenus protecteurs,
Ne ſe réveillant pas aux traits de la ſatyre,
Et ne devinant rien à ces éclats de rire,
Dont en tous lieux pourtant on les voit pourſuivis;
Louant, admirant tout dans les autres Pays,
Et ſe faiſant honneur d'avilir leur Patrie;
Sont-ce là les ſuccès ſur leſquels on s'écrie?

CYDALISE.

J'admire vos raiſons, elles ſont d'un grand poids;
Et vous me citez-là des exemples de choix,

Bien dignes, en effet, d'apuyer votre cauſe.
Mais un abus jamais prouva-t-il quelque choſe ?
Faudroit-il renoncer pour quelques importuns ?

DAMIS.

Madame, ces abus deviennent trop communs,
J'en prévois pour les mœurs d'étranges cataſtrophes,
Et je ſuis allarmé de tant de Philoſophes.

CYDALISE.

Reſtez, Monſieur, reſtez dans votre opinion.
Il n'eſt point de reméde à la prévention ;
A penſer autrement vous auriez du ſcrupule,
Hé ! que peut la raiſon ſur un eſprit credule !

DAMIS.

On croit avoir tout dit, Madame, avec ce mot.
Crédule eſt devenu l'équivalent de *ſot* :
Aux yeux de bien des gens, du moins la choſe eſt claire
Pour moi, que ces gens-là ne perſuadent guére,
Et que leur ton railleur n'épouvanta jamais,
J'ai mon avis, Madame, & ſi je leur déplais,
J'en gémis, mais ſur eux. Je crois ce qu'il faut croire ;
J'oſe le déclarer, je le dois, j'en fais gloire.
Ces Meſſieurs peuvent rire, & ſans m'humilier :
Il faut bien leur laiſſer le droit de s'égayer.
Mais moi, j'oſe à mon tour les trouver ridicules
Et ſouvent la bêtiſe a fait des incrédules.

CYDALISE.

Voilà parler en ſage, & je vous aplaudis ;
C'eſt très-bien fait à vous que d'avoir un avis.
Mais, ſans nous égarer dans ces hautes matières,
Je ſais ce que je dois aux talens, aux lumières,
De ces hommes de bien que vous perſecutez.

DAMIS.

Ils vous ont donc apris de grandes vérités.
Je ne le croyois pas. Ils ont l'art de détruire,
Mais ils n'élévent rien, & ce n'eſt pas inſtruire.
Quel fruit attendez-vous de leurs vains argumens ?
Je n'en prévois que trop les effets affligeans.
Vous irez ſur leurs pas de ſophiſme en ſophiſme,
Vous perdre dans la nuit d'un triſte pyrrhoniſme,
Ah ! renoncez, Madame, à ces perturbateurs ;
Ce ſont eux que l'on doit nommer perſécuteurs.

Abjurez

Abjurez une erreur qui vous eſt étrangère,
Et reprenez enfin votre vrai caractère.

CYDALISE.

Vous avez donc tout dit ? J'admire le bon ſens,
Et la ſolidité de vos raiſonnemens.
Dans un très-haut éclat votre mérite y brille ;
Mais j'ai pris mon parti. Vous n'aurez point ma fille.
Adieu, Monſieur. (*Elle ſort.*)

DAMIS.

Ah ! Ciel ! Je ne ſçais où j'en ſuis !

SCENE VI.

DAMIS, CRISPIN.

CRISPIN.

HE bien cette démarche a-t-elle eu d'heureux fruits ?
Epouſons-nous, Monſieur ? Cydaliſe, ſans doute....

DAMIS.

Je viens de lui parler, Criſpin : mais qu'il m'en coute !
Il me faut renoncer à cet hymen.

CRISPIN.

Comment ?

DAMIS.

Je ſuis congedié.

CRISPIN.

Quoi ! la... formellement ?

DAMIS.

Formellement, Criſpin.
Comment ! nous ſçavons plaire,
Monſieur, & nous ſerions éconduits par Valere ?
N'eſt-il point de remède ?

DAMIS.

Oh ! je n'en vois aucun.

CRISPIN.

Bon ! n'y penſez pas : Moi, j'en vois cent pour un.
Il faut tout ſimplement enlever Roſalie.
C'eſt le plus court.

DAMIS.

Criſpin, quel excès de folie !

Crois-tu qu'elle y conſente, & la connois-tu bien,
Pour me parler ainſi ?

CRISPIN.

Je goutois ce moyen ;
Mais puiſqu'il vous déplaît, il faut, dans cette affaire
Recourir au plus ſûr. J'irois trouver Valere,
Et je voudrois, morbleu, lui parler ſur un ton
A lui faire ce ſoir déſerter la maiſon.

DAMIS.

Ce ſeroit en effet le parti le plus ſage ;
Mais Cydaliſe.

CRISPIN.

Hé bien ?

DAMIS.

N'y verra qu'un outrage,
Et c'eſt préciſément le moyen de l'aigrir,
Le ſecret de me perdre, à n'en plus revenir.

CRISPIN.

Allons, c'eſt donc à moi par une heureuſe audace,
D'éclairer Cydaliſe, & de donner la chaſſe
A tous ces diſcoureurs qui lui gâtent l'eſprit.
Auprès d'elle, à mon tour, j'aurai quelque crédit,
Et pour peu que Marton ſeconde l'entrepriſe,
A la raiſon bien-tôt vous la verrez ſoumiſe.

DAMIS, *avec joye d'abord.*

Ah ! Criſpin .... mais comment s'en repoſer ſur toi !

CRISPIN, *avec emphaſe.*

Je veux qu'elle balance entre Valere & moi.
Vous ne connoiſſez pas encor tout mon mérite.
Vous voyez le Strabon d'un nouveau Démocrite.

DAMIS.

Toi ?

CRISPIN.

Moi-même, Monſieur ; j'ai fait plus d'un métier ;
Un Sage à ſes travaux daigna m'aſſocier ;
Et quelques jours mon nom eût été ſur la liſte,
Du moins il m'en flattoit, quand j'étois ſon Copiſte.

DAMIS.

Comment ?

CRISPIN.

J'avois déja quelques admirateurs ;

Ah ! qu'il m'a fait de tort en fuyant les honneurs,
Pour vivre dans les bois ! je lui dois la juſtice
Qu'il ne connut jamais la brigue, l'artifice.
De ſa Philoſophie il étoit entêté.
Au fond, plein de droiture & de ſincerité.
Animal à la fois, Miſantrope & Cynique,
C'étoit vraiment un fou dans ſon eſpece unique.

DAMIS.

Ah ! puis-je l'écouter dans le trouble où je ſuis ?

SCENE VII.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

MARTON.

ALLONS, Monſieur, il faut éclaircir ces ennuis ;
Vîte, de la gaité.

DAMIS.

Comment ! Que veux-tu dire ?

MARTON.

Il faut d'abord, Monſieur, commencer par en rire.

CRISPIN.

Oui, rions, c'eſt bien dit.

DAMIS.

Je ſuis au déſeſpoir !

MARTON.

Bon ! Vous n'y penſez pas, & vous voyez trop noir.

CRISPIN.

Mais je crois qu'en effet, elle a quelque vertige.

MARTON.

Conſolez-vous.

DAMIS.

Marton.....

MARTON.

Conſolez-vous, vous dis-je.

DAMIS.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

MARTON.

Vous l'apprendrez ; venez.
Oui, je vous mets au rang des Amans fortunés.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

DAMIS.

JE ne peux revenir encor de ma ſurpriſe !
C'eſt donc ainſi, Marton, qu'ils trompoient Cydaliſe?

MARTON.

J'eſpère qu'à la fin elle entendra raiſon.

DAMIS.

Oh ! je n'en doute plus, ce billet eſt trop bon !
Que ne te dois-je pas pour cette découverte ?

MARTON.

L'heureux hazard, Monſieur, que cette porte ouverte !
Ma foi, je le guettais, & depuis fort long-tems,
J'avais toujours bien dit qu'il était de leurs gens.
Je l'aurais affirmé.

CRISPIN.

C'eſt Frontin qu'il ſe nomme :
A ce nom-là d'abord j'aurais reconnu l'homme.

MARTON.

Mais qui ſe chargera de rendre cet écrit ?

DAMIS.

Toi.

MARTON.

Moi? je me perdrois, Monſieur, dans ſon eſprit.
Je n'oſerai jamais.

DAMIS.

Marton. . . . .

MARTON.

A ma Maitreſſe,
Un billet de ce ſtile ! oh ! non: point de foibleſſe,
Il m'en coûteroit trop.

DAMIS.

Mais . . .

MARTON.

Propos ſuperflus,
Je ne le ferai pas.

DAMIS.

Ni moi.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

MARTON.

C'eſt que d'ailleurs il faut le rendre en leur préſence,
Ou nous ne tenons rien.

DAMIS.

Certainement.

CRISPIN.

Silence.
Cydaliſe, je crois, ne m'a jamais vû ?

MARTON.

Non.

CRISPIN.

Et je ſuis inconnu dans toute la maiſon ?

MARTON.

Oui.

CRISPIN.

Je veux à la fois m'introduire & lui plaire.
Donnez-moi ce billet, je prends ſur moi l'affaire.
Allez, Monſieur, allez, je ſaurai vous ſervir.

MARTON.

Mais vraiment j'entrevois qu'il pourra réuſſir.

CRISPIN.

Je ne veux que Marton pour prix de mes ſervices.
Que n'oſerai-je pas ſous de pareils auſpices ?

MARTON.

On vient, c'eſt l'aſſemblée, éloignez-vous tous deux.

DAMIS.

Je me fie à tes ſoins du ſuccès de mes vœux.

MARTON.

Hé ! vîte, éloignez-vous, de crainte de ſurpriſe.

SCENE II.

LES PHILOSOPHES, MARTON.

MARTON, *leur faiſant une profonde révérence.*

JE vais vous annoncer, Meſſieurs, à Cydaliſe.

SCENE III.

LES PHILOSOPHES.

THEOPHRASTE, *à Valere.*

HE ! bien, le mariage eſt enfin décidé ?

VALERE.

Oui, j'épouſe ce ſoir. Le Notaire eſt mandé.

DORTIDIUS.

Parbleu, j'en ſuis ravi.

THEOPHRASTE.

Que je t'en félicite,

DORTIDIUS.

Ma foi, cette fortune eſt dûe à ton mérite.

THEOPHRASTE.

Oui, malgré le dépit de tous les envieux.

DORTIDIUS.

Dans le fond, tu pouvois eſpérer beaucoup mieux.

VALERE.

Meſſieurs.

DORTIDIUS.

Non je le penſe, & c'eſt ſans flatterie.

VALERE.

Vous voulez ...

DORTIDIUS.

Nous ſavons honorer ton génie.

VALERE.

Ah ! tu me rends confus avec ces complimens.

DORTIDIUS.

Mais c'eſt la vérité.

VALERE.

Si j'avois tes talens.
Si je réuniſſois tes qualités ſublimes,
Ces éloges alors deviendraient légitimes.

THEOPHRASTE.

Et la future enfin conſent donc :

VALERE.

A regret ;
Mais que me fait à moi ſon déplaiſir ſecret ?

THEOPHRASTE.

Sans doute, avec le tems tu la rendras docile.

DORTIDIUS.

Il faut que Roſalie ait le goût difficile.

VALERE.

Je ne ſais quel Rival me diſpute ſon cœur ;
Mais Cydaliſe au fond n'en a que plus d'ardeur.

DORTIDIUS, *en riant.*

Cydaliſe.... conviens que la dupe eſt bien bonne.

VALERE.

Que mon hymen s'acheve & je te l'abandonne.
Je mourois, ſi l'affaire eût traîné plus long-tems,
Et jamais à ce point on n'exceda les gens.

DORTIDIUS.

Moi, ton hymen conclu, d'honneur, je me retire.

THEOPHRASTE.

Ma foi, je quitte auſſi le moyen d'y ſuffire !
[*à Valere.*]
Toi du moins, tu pouvois, animé par l'eſpoir,
Te faire une raiſon, t'ennuyer par devoir,
Et l'Amour...

VALERE, *riant.*

Oui, l'Amour ! c'eſt bien ce qui me tente !

DORTIDIUS.

Il épouſe parbleu dix mille écus de rente.

VALERE, *à Théophraſte.*

Quoi donc ! me trouves-tu le ton d'un Amoureux ?
Ce ſeroit à mon âge un ridicule affreux.
On revient aujourd'hui de cette erreur commune,
Et l'on ſonge au plaiſir, mais après la fortune.

THEOPHRASTE.

Il a vraiment raiſon.

DORTIDIUS.

Je penſe comme lui.

VALERE.

Aurois-je, ſans cela, pu ſupporter l'ennui,
Qui m'obſédoit ſans ceſſe auprès de cette folle ?
Eût-elle été Venus, j'aurois quitté l'idole.
Oh ! je ne donne pas dans de pareils travers.

THEOPHRASTE.

On devroit l'avertir de reformer ſes airs ;

Elle étoit autrefois moins difficile à vivre,
D'où vient qu'elle a changé ?

VALERE.

Mais c'eſt depuis ſon Livre.

THEOPHRASTE.

Quoi ! ſérieuſement le fait-elle imprimer ?

VALERE.

Oui.

THEOPHRASTE.

Si l'on n'y met ordre, il faudra l'enfermer.

DORTIDIUS.

Sais-tu bien qu'au beſoin ce trait pourroit ſuffire,
Si tu penſois jamais à la faire interdire.

THEOPHRASTE.

Connois-tu ſon diſcours ſur les devoirs des Rois ?

VALERE.

Ah ! ne m'en parle pas, je l'ai relu vingt fois ;
Il falloit à toute heure eſſuyer cet orage.

DORTIDIUS, *ſérieuſement.*

Entre nous, cependant c'eſt ſon meilleur ouvrage.
Le crois-tu de ſa main ?

VALERE.

Bon ! tu veux plaiſanter.

DORTIDIUS, *toujours ſérieuſement.*

Non, d'honneur ; il me plaît,

VALERE.

Et tu peux t'en vanter !

DORTIDIUS.

Je te dis qu'il eſt bien ; mais très-bien.

VALERE.

Tu veux rire
C'eſt une abſurdité qui va juſqu'au délire.

DORTIDIUS.

Si j'en penſois ainſi, je le dirois très-bas.

VALERE.

Va, ton air ſérieux ne m'en impoſe pas.

DORTIDIUS, *fâché.*

Enfin, Monſieur décide, & chacun doit ſe taire.

VALERE.

VALERE.

Mais au ton que tu prends, je t'en croirois le pere.

DORTIDIUS.

Hé ! bien, s'il était vrai...

VALERE.

Ma foi, tant pis pour toi.

DORTIDIUS, *plus fâché.*

Mais, mon petit Monſieur.

VALERE.

Je ſuis de bonne foi.

DORTIDIUS.

Je pourrois en venir à des vérités dures.

VALERE.

Toujours, quand on a tort, on en vient aux injures.

DORTIDIUS.

Vous me pouſſez à bout !

VALERE.

Et j'en ris, qui plus eſt.

DORTIDIUS, *furieux.*

Ah ! c'en eſt trop enfin.

THEOPHRASTE.

Hé ! Meſſieurs, s'il vous plait...

DORTIDIUS.

Plaiſant original, pour me rompre en viſiere !

THEOPHRASTE. *ſe mettant entr'eux.*

Meſſieurs, n'imitons pas les pédans de Moliere.
Permettez-moi tous deux de vous mettre d'accord.

VALERE.

Moi, j'ai raiſon.

THEOPHRASTE, *à Valere.*

Sans doute.

DORTIDIUS.

Et moi, je n'ai pas tort.

THEOPHRASTE, *à Dortidius.*

Vraiment non. Mais enfin on pouroit vous entendre.
Et deja Cydaliſe auroit pu nous ſurprendre.

DORTIDIUS.

L'eſtime qui toujours devroit nous animer....

THEOPHRASTE.

Il n'eſt pas queſtion, Meſſieurs, de s'eſtimer ;
Nous nous connaiſſons tous : mais du moins la prudence
Veut que de l'amitié nous gardions l'apparence.
C'eſt par ces baux dehors que nous eu impoſons,
Et nous ſommes perdus, ſi nous nous diviſons.
Il faut bieu ſe paſſer certaines bagatelles.
Tenez, on vient à nous. Oubliez vos querelles.

SCENE IV.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE, *un Livre à la main.*

PARDON, ſi j'ai tardé ; je m'occupais de vous,
Et ce ſont-là toujours mes momens les plus doux.
Aſſeyons-nous, Meſſieurs : Ah ! vous voilà, Valere ?
On vient de m'apporter le projetdu Notaire,
Vous en ſerez content.

VALERE.

Le plus cher de mes vœux,
Vous le ſavez, Madame, en formant ces beaux nœuds,
C'eſt d'affermir encor lamitié qui nous lie.

CYDALISE.

Je vous dois le bonheur répandu ſur ma vie,
Je m'aquite envers vous. Mais, Meſſieurs à l'inſtant
Vous parliez avec feu. Quel ſujet important
Pouvoit vous diviſer? J'ai cru du moins entendre
Que l'on ſe diſputoit.

VALERE., *avec un peu d'embarras.*

Il eſt vrai.

CYDALISE.

Puis-je apprendre
Sur quoi vous diſſertiez avec tant d'intérêt ?

VALERE.

Puiſqu'il faut l'avouer, vous en étiez l'objet.

CYDALISE.

Moi !

VALERE.

Vous. Cette chaleur en eſt le rémoignage.

CYDALISE.

Quoi donc ?

VALERE.

Ah ! je ne puis en dire davantage.
Je ne ſais point louer en préſence des gens.
Parlez, Meſſieurs, parlez.

THEOPHRASTE.

Tu permets ?

VALERE.

J'y conſens.

THEOPHRASTE.

Dans les ſiècles paſſés on cherchoit un génie,
Qu'on pût vous comparer. Je citais Aſpaſie,
Et Monſieur ſe fâchoit de la comparaiſon.

VALERE.

Je la trouve choquante, & voici ma raiſon.
Aſpaſie autrefois put briller dans Athène ;
Mais la Philoſophie y fleuriſſoit à peine.
Tous les Peuples frappés de ſon éclat nouveau,
Durent ſe proſterner autour de ſon berceau ;
Tout fut ſurpris alors. Des talens ordinaires
Brilloient à peu de frais, dans ces ſiècles vulgaires;
Mais de nos jours l'eſprit a fait tant de progrès ;
Il eſt ſi difficile, après tant de ſuccès,
De ſe mettre au niveau de ces hommes célébres,
Par qui la barbarie a vu fuir ſes ténébres ;
Que je ne puis ſouffrir ſans me mettre en courroux,
Que l'on balance encore entre Aſpaſie & vous.

(*A Théophraſte.*)

Comparez donc les tems, & voyez où vous êtes.

THEOPHRASTE.

Mais les comparaiſons ne ſont jamais parfaites.

VALERE.

Allons, vous aviez tort.

THEOPHRASTE.

Je le ſens, j'en rougis.

CYDALISE.

N'allez pas là-deſſus demander mon avis;
Je ſais trop...

VALERE, *avec un ton de ſentiment.*

Nous ſavons que vous êtes ſublime.

DORTIDIUS.

Ce ſont nos ſentimens; mais comme il les exprime!
Il ſait tout embellir.

CYDALISE, *vivement.*

Ah! c'eſt la vérité.

VALERE, *lui baiſant la main.*

Vous me pardonnez donc cette vivacité?

CYDALISE.

Je devrois le gronder, ſon eſprit me déſarme;
On ne peut y tenir, *& je ſuis ſous le charme.* *

DORTIDIUS.

Perſonne ne ſait mieux ſe rendre intéreſſant.

VALERE.

Je vois que le génie eſt toujours indulgent.

CYDALISE.

Monſieur Dortidius, dit-on quelques nouvelles?

DORTIDIUS.

Je ne m'occupe point des Rois, de leurs querelles:
Que me fait le ſuccès d'un ſiège ou d'un combat?
Je laiſſe à nos oiſifs ces affaires d'Etat.
Je m'embarraſſe peu du Pays que j'habite
Le véritable Sage eſt un Coſmopolite.

CYDALISE.

On tient à la Patrie, & c'eſt le ſeul lien...

DORTIDIUS.

Fi donc! c'eſt ſe boruer que d'être Citoyen.
Loin de ces grands revers qui déſolent le monde,
Le Sage vit chez lui dans une paix profonde;
Il détourne les yeux de ces objets d'horreur;
Il eſt ſon ſeul Monarque & ſon Légiſlateur;

* Voyez *le Fils naturel* page 168: Je m'écrirai preſque ſans le vouloir, *il eſt ſous le charme.*

Rien ne peut altérer le bonheur de ſon être:
C'eſt aux Grands à calmer les troubles qu'ils font naître.

THEOPHRASTE.

Il voit en Philoſophe, & c'eſt voir comme il faut.

CYDALISE.

On ne trouve jamais ſon eſprit en défaut.

VALERE.

Madame, il a raiſon. L'eſprit philoſophique
Ne doit point déroger juſqu'à la politique.
Ces guerres, ces traités, tous ces riens importans,
S'enfoncent par dégrés dans l'abîme des tems.
Tout cela diſparoît au flambeau du génie,
Et ſi l'on peut parler ſans fauſſe modeſtie,
Excepté vous, & nous, je ne découvre rien
Qui puiſſe être l'objet d'un honnête entretien.

CYDALISE.

Oui, véritablement, ce ſont-là des misères.

THEOPHRASTE.

Qu'il faut abandonner à des eſprits vulgaires.

CYDALISE.

Je n'apellerai pas de votre autorité.
A propos, parle-t-on, de quelque nouveauté ?

VALERE.

Nous n'en protegeons qu'une.

CYDALISE.

Un chef-d'œuvre, ſans doute !

VALERE.

C'eſt une découverte, une nouvelle route,
Que l'un de nous, Madame, entreprend de tracer ;
Un genre où le génie a de quoi s'exercer.

CYDALISE.

Une Tragédie ?

VALERE.

Oui, purement domeſtique, *
Comme nous les voulons.

CYDALISE.

Je craindrois la critique ;

* Voyez les Entretiens á la ſuite du *Fils Naturel*.

Contre les nouveautés elle a toujours raiſon ;
Et le Public . . .

VALERE.

Vraiment, il décide en oiſon ;
Nous ſçavons bien cela : mais nous ferons la guerre.

CYDALISE.

Je ne ſçais, le vieux goût tient encore au Parterre.

VALERE.

Nous riſquons, il eſt vrai, ſurtout les premiers jours ;
Mais nous ferons un bruit à rendre les gens ſourds.
Nous avons des amis, qui de loges en loges,
Vont crier au miracle, & forcer les éloges ;
N'avons-nous pas d'alleurs le ſuccés des Soupés?

CYDALISE.

Oui ; je n'y ſongeais pas, & vous me détrompez.

VALERE.

Nous avons tant de gens qui pour nous ſe dévouent.
Tant de petis Auteurs qui par orgueil nous louent,
Que je ſuis aſſuré qu'avec un peu d'encens,
Nous leur ferions à tous abjurer le bon ſens.

THEOPHRASTE.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha, ceſt la vérité pure.

VALERE.

Mais non, ſans plaiſanter, j'en ferais la gageure.

CYDALISE.

Et ce chef-d'œuvre enfin l'attendrons-nous long tems?

VALERE.

Nous ſommes occupés de ſoins plus importans.

CYDALISE.

Quoi donc ?

VALERE.

Certain Auteur dans une Comédie
Veut, dit-on, nous jouer.

CYDALYSE.

L'entrepriſe eſt hardie.

DORTIDIUS, *avec feu.*

Nous jouer! Mais vraiment, c'eſt un crime d'Etat ;
Nous jouer!

VALERE.

Nous ſçaurons parer cet attentat.

CYDALISE.

Ah ! Le Public entier . . .

DORTIDIUS.

Nous pourrions nous méprendre,
Nous l'avons mal méné ; s'il alloit nous le rendre . . .

CYDALISE.

Ah ! tous les Magiſtrats éleveroient la voix.

THEOPHRASTE.

Nous nous ſommes brouillés avec ces gens de loix.

CYDALISE.

Mais la Cour.

VALERE.

Ne prendra jamais notre querelle ;
Nous en avons agi leſtement avec elle.

DORTIDIUS.

Vous verrez qu'il faudra dire un mot à l'Auteur.

THEOPHRASTE.

Oui, du moins on pourroit eſſayer s'il a peur.

VALERE.

Le pis aller, Meſſieurs, c'eſt d'attendre l'orage,
Juſques-là, diffamons & l'Auteur & l'Ouvrage ;
Armons la main des ſots pour nous venger de lui ;
Portons des coups plus ſûrs en nous ſervant d'autrui.
Ne peut-on pas gagner des Acteurs, des Actrices ?
Nous aurons un parti juſques dans les couliſſes.
Il faut de la cabale exciter les rumeurs,
Nous montrer, même en loge, aux yeux des ſpectateurs.
Je connois le Public, nous n'avons qu'à paroître :
Il nous craint.

CYDALYSE.

C'eſt bien dit : qui le brave eſt ſon maître.
Mais notre Colporteur tarde bien à venir.
Il devroit être ici : qui peut le retenir ?

DORTIDIUS.

Peut-être qu'il attend.

CYDALISE.

Il faut qu'on l'avertiſſe.

THEOPHRASTE.

Le voici juſtement.

SCENE VI.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES, M. PROPICE.

CYDALISE,

ENTREZ, Monſieur Propice.
Avez-vous du nouveau ?

M. PROPICE.

Je ne cours pas après,
Madame. Avez-vous lû les *Bijoux indiſcrets* ?
C'eſt une gaillardiſe aſſez philoſophique,
Du moins à ce qu'on dit.

CYDALISE.

L'idée en eſt comique ;
Mais cela n'eſt plus neuf.

M. PROPICE.

Cela ſe vend toujours.

CYDALISE.

Paſſons.

M. PROPICE,

Connoiſſez-vous la *Lettre ſur les Sourds ?*

CYDALISE.

L'Auteur m'en fit préſent.

DORTIDIUS.

Tout ſon mérite y brille.

M. PROPICE,

Vous ne voudriez pas du *Pere de Famille,*
Cela n'eſt pas trop bon,

DORTIDIUS, *ironiquement.*

Vous vous y connoiſſez.

M. PROPICE.

Mais le Public le dit, & je l'en crois aſſez.
Pour *le Livre des Mœurs*, je me ſouviens, Madame,
De vous l'avoir vendu, (*Il lit les titres.*)

Réflexions ſur l'Ame.

CYDALISE.

CYDALISE.

Voyons. Je les connais. Eſt-ce tout ?

M. PROPICE.

Vraiment, non.

L'Interprétation de la Nature.

CYDALISE.

Bon. C'eſt un livre excellent.

DORTIDIUS.

Sublime !

THEOPHRASTE.

Néceſſaire !

CYDALISE.

Je le garde ; quelqu'un m'a pris mon exemplaire.

M. PROPICE.

Ceci, c'eſt le *Diſcours ſur l'inégalité.*

CYDALISE, *le prenant.*

Ah ! je vais le relire avec avidité.
Quel eſt cet autre écrit...là...que je vois en tête ;

M. PROPICE.

Madame, ce n'eſt rien ; c'eſt le *Petit Prophête.*

CYDALISE.

Ah ! Ah ! je m'en ſouviens ; il eſt très-amuſant.

M. PROPICE.

Oui, c'eſt un badinage infiniment plaiſant.
N'attendez-vous plus rien de mon petit ſervice ?

CYDALISE.

Non. Je retiens ceci. Bon jour, Monſieur Propice.

SCENE VII.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE.

AH ! Je relirai donc mon livre favori.

VALERE.

Quoi ! l'*Inégalité* ! C'eſt bien le mien auſſi.

THEOPHRASTE.

Ce livre eſt un tréſor ; il réduit tous les hommes
Au rang des animaux, & c'eſt ce que nous ſommes.
L'homme s'eſt fait eſclave en ſe donnant des loix,

Et tout n'iroit que mieux s'il vivait dans les bois.

CYDALISE.

Pour moi, je gouterois une volupté pure.
A nous voir tous rentrer dans l'état de nature.

THEOPHRASTE.

Les eſprits dans l'erreur ſont encor trop plongés,
Et l'on eſt retenu par tant de préjugés . . . !
Il eſt tant de ſçavans qui n'en ont pas l'étoffe. . . !

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton?

SCENE VIII.

CYDALISE, MARTON, LES PHILOSOPHES.

MARTON.

Madame, un Philoſophe
Demande à vous parler.

CYDALISE.

Il ſe nomme?

MARTON.

Criſpin.

CYDALISE.

Le nom eſt ſingulier.

DORTIDIUS.

Oui, parbleu!

CYDALISE.

Mais enfin,
Les noms ne prouvent rien: ah ciel! quelle ſurpriſe!

SCENE IX.

CRISPIN, & les Acteurs précédens.

CRISPIN, *allant à quatre pattes.*

Madame, elle n'a rien dont je me formaliſe.
Je ne me regle plus ſur les opinions,
Et c'eſt-là l'heureux fruit de mes reflexions.

Pour la Philoſophie un goût à qui tout céde,
M'a fait choiſir exprès l'état de quadrupéde :
Sur ces quatre piliers mon corps ſe ſoutient mieux,
Et je vois moins de ſots qui me bleſſent les yeux.

CYDALISE, *à Valere.*

Il eſt original du moins dans ſon ſyſtème.

VALERE.

Mais il eſt fort plaiſant.

MARTON.

Moi, je ſens que je l'aime.

CRISPIN.

En nous civiliſant nous avons tout perdu,
La ſanté, le bonheur, & même la vertu,
Je me renferme donc dans la vie animale ;
Vous voyez ma cuiſine ; elle eſt ſimple & frugale. *
On ne peut, il eſt vrai, ſe contenter à moins ;
Mais j'ai ſû m'enrichir en perdant des beſoins.
La fortune autrefois me paroiſſait injuſte ;
Et je ſuis devenu plus heureux, plus robuſte
Que tous ces Courtiſans dans le luxe amollis,
Dont les femmes enfin connaiſſent tout le prix.
Prévenu de l'accueil que vous faites aux Sages,
Madame, je venois vous rendre mes hommages,
Inviter ces Meſſieurs, peut-être à m'imiter,
Du moins ſi mon exemple a de quoi les tenter.

CYDALISE.

Sçavez-vous qu'on démêle, à travers ſa folie,
De l'eſprit ?

DORTIDIUS.

Mais beaucoup.

MARTON.

Je dirois du génie ;
Et jamais Philoſophe à ce point ne m'a plu.

THEOPHRASTE.

C'eſt ce que nous cherchions ; un homme convaincu,
Qui plein de ſon ſyſtème, & bravant la critique,
Aux ſpéculations veut joindre la pratique.

* Il tire une Laitue de ſa poche.

CYDALISE.

Dans le fond, ce ſeroit un homme à reſpecter;
Mais par les préjugés on ſe ſent arrêter.

CRISPIN.

Ma réſolution peut vous ſembler bizarre.

CYDALISE.

Vous donnez, à vrai dire, un exemple bien rare;
Mais votre empreſſement ne peut qu'être flatteur;
Vous êtes Philoſophe, & même à la rigueur.

CRISPIN.

Je me ſuis interdit de conſulter les modes,
J'ai cru que des habits devoient être commodes,
Et rien de plus encor dans un climat bien chaud...

THEOPHRASTE.

On juge ici, Monſieur, l'homme par ce qu'il vaut,
Et non par les habits.

CRISPIN.

C'eſt penſer en vrai ſage,

CYDALISE.

Mais qui peut nous venir ?

SCENE X.

M. CARONDAS, CYDALISE, LES PHILSOPHES, CRISPIN, MARTON.

M. CARONDAS, *fixant beaucoup Criſpin & marquant de l'embarras.*

J'Ai rempli mon meſſage,
Madame.... & le Notaire.... arrive en un moment.

CYDALYSE.

Qu'avez-vous ?

M. CARONDAS, *montrant Criſpin qui ſe cache un peu derriere Cydaliſe.*

Quel eſt donc cet animal plaiſant ?

CYDALISE.

C'eſt un grand Philoſophe, il ſera de la fête.

CRISPIN.

En vérité... Madame...

M. CARONDAS, *à Valere.*

Ah ! la maudite bête !
Nous ſommes découverts.

VALERE.

Hé ! comment ?

M. CARONDAS.

C'eſt Criſpin,
Le Valet de Damis.

CRIPIN, *ſe relevant.*

Hé ! ouï, M. Frontin :
Parlez haut ; oui, c'eſt lui.

CYDALISE.

Quel eſt donc ce miſtère ?

CRISPIN, *en montrant Valere.*

Le Valet de Monſieur, eſt votre Sécretaire,
Et je me ſuis ſervi de ce déguiſement,
Pour remettre en vos mains un billet important,
(*Montrant M. Carondas.*)
Surpris chez ce fripon.

CYDALISE, *ouvrant le Billet.*

Je connois l'Ecriture ;
[*à Valere.*]
C'eſt la vôtre, Monſieur.

CRISPIN.

Liſez, je vous conjure.

VALERE, *aux Philoſophes.*

Ah nous ſommes perdus !

CYDALYSE *lit haut, mais d'une voix altérée & qui s'affoiblit peu à peu.*

„ JE te renvoye, *mon cher Frontin, ce recueil d'imperti-*
„ *nences que Cydaliſe appelle ſon Livre. Continue de flatter*
„ *cette folle, à qui ton nom ſavant en impoſe. Théophraſte*
„ *& Dortidius viennent de me communiquer un projet ex-*
„ *cellent, qui achevera de lui tourner la tête, & pour le*
„ *ſuccès duquel tu nous ſeras néceſſaire. Ses ridicules, ſes*
„ *travers, ſes . . . . .*

CRISPIN.

Elle baiſſe la voix,
Et n'ira pas plus loin, à ce que je prévois.

M. CARONDAS.

Ah ! traitre de Criſpin !

DORTIDIUS, *à Valere.*

L'aventure eſt fâcheuſe,
Mais nous y ſommes faits.

VALERE, *bas.*

Quelle diſgrace affreuſe!
Que lui dire? Sortons.

CYDALISE.

Liſez, Monſieur, liſez;
Et juſtifiez-vous après, ſi vous l'oſez;
De vos ſéductions j'étois donc la victime!
Et mes yeux ſont ouverts ſur le bord de l'abîme!
Que vous avois-je fait pour me traiter ainſi!
Allez, & de vos jours ne paroiſſez ici.
Votre confuſion ſuffit à ma vengeance.
Ingrats; d'autres peut-être auront moins d'indulgence.
C'eſt le dernier eſpoir de mon cœur outragé:

VALERE, *furieux.*

Ah! malheureux!

M. CARONDAS.

Voilà notre congé.
(*Ils ſortent.*)

CYDALISE.

Les cruels, à quel point ils m'avoient prevenue!

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ROSALIE, CYDALISE, MARTON, CRISPIN.

CYDALISE.

VENEZ, Damis, venez, je ſens que votre vûe
Me rappelle l'excès de mon aveuglement.

DAMIS.

Les voilà démaſqués, l'erreur n'a qu'un moment.
Ils ſont aſſez punis de n'être plus à craindre,
Et ce n'eſt plus à vous, Madame de vous plaindre.

CYDALISE.

A ces hommes pervers j'avois ſacrifié
Les devoirs les plus ſaints, & même l'amitié.

Vous êtes bien vengé ! Ma chere Roſalie :
Je reconnois mes torts, que ton cœur les oublie ;
Je les répare tous en te donnant Damis.

DAMIS.

Vous trouverez en moi les ſentimens d'un fils.

ROSALIE.

Tous mes vœux ſont remplis, le Ciel me rend ma mere.

CRISPIN.

Moi, j'épouſe Marton pour terminer l'affaire.

MARTON, *au Public.*

Des ſages de nos jours nous diſtinguons les traits :
Nous démaſquons les faux, & reſpectons les vrais.

FIN.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Les Philoſophes*, *Comédie* : je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 10 Mai 1760.

CREBILLON.

Le Privilége & l'enregiſtrement ſe trouvent au Nouveau Recueil des Pièces de Théâtre Français & Italien.